

dysenterie et blessures, étaient entassés les uns sur les autres ; les lits manquant, plusieurs gisaient à terre, roulés dans des couvertures. Les médicaments, les stimulants, tout manquait. Une bouteille de lait devait suffire à trente personnes. L'odeur était infecte. Nos heures étaient de sept heures du soir à sept heures du matin. Ce qui rendait la chose plus dure, c'était d'être sur pied toute la nuit sans rien prendre, les provisions étant rares ; de plus, la journée suivante ne nous apportait ni sommeil ni repos. Sous les tentes, le bruit, la chaleur et les mouches étaient insupportables. Quelquefois il nous fallait faire le trajet sous une pluie battante ; nous enfoncions dans la boue jusqu'aux chevilles et y perdions nos souliers, si bien qu'un docteur en vint à nous offrir ses grandes bottes.

La première chose qui me saluait à mon retour, le matin, c'était l'annonce d'un désastre ou d'un nouveau cas de maladie parmi nos Sœurs. Je pensais alors aux épreuves du saint homme Job, apprenant coup sur coup la nouvelle de la perte de ses enfants et de ses biens. Mais Dieu fut miséricordieux ; une seule vie fut immolée, alors que tout faisait présager le contraire. A la fin, épuisées, nous dûmes résigner notre poste. Toutes nous étions plus ou moins malades, quelques-unes si sérieusement qu'il leur fallait garder le lit. Le Père Saby, lui aussi, était du nombre des invalides.

Nous avions laissé au couvent un ami chargé de la garde de notre bien. Les nouvelles peu rassurantes que nous recevions de temps à autre me faisaient désirer juger par moi-même ce qu'il en était. Au commencement de février, j'obtins la permission de venir passer quelques jours à Ladysmith, accompagnée d'une de mes Sœurs. Cette dernière tombant malade à notre arrivée, il nous fallut rester quinze jours. A ce moment la disette était si terrible que c'est avec la plus grande peine que nous obtînmes un peu de nourriture, nos noms n'étant pas sur la liste des personnes ayant droit aux rations. Plus tard on remédia à cela. Pendant notre séjour, une bombe tomba un matin à quelques mètres de moi, dans une chambre du Sanatorium. J'avais laissé ma sœur malade dans une cellule. La poussière et la fumée de l'explosion m'empêchèrent de me rendre compte de l'endroit où l'obus avait éclaté. Jugé de mon agonie ! Je me décidai sur le champ à retourner à Intombi coûte que coûte.